

Jean-Jacques Tchikladzé

La Dame Du 205

ROMAN

© Jean-Jacques Tchikladzé, 2016

CHAPITRE PREMIER

QUAND FRAPPERA LA MORT ?

- Comment vous sentez-vous, madame, demande l'aumônier de l'établissement.
- Il m'est arrivé de me sentir mieux qu'en ce moment, je vous assure ! La vieillesse finit par causer de sérieuses souffrances. Dans mon cas, les moindres sont celles du corps car elles s'estompent et, parfois même, s'effacent sous l'effet des médicaments.
- C'est une consolation à laquelle certains n'accèdent pas, vous savez.
- Les pires maux sont assurément ceux de l'esprit, les souffrances d'un esprit rebelle qui ne parvient pas encore à s'en remettre pleinement à Dieu mais aussi celles que lui cause le flot continu et parfois oppressant des souvenirs du passé.
- Vous faites là une distinction qui m'interroge : tous ces maux ne proviennent-ils pas de la petitesse de notre foi ? Une pleine confiance en Dieu ne pourrait-elle pas apaiser toutes les peines de l'esprit y compris certains souvenirs détestables ?
- Une pleine confiance ? Peut-être. Mais il se présente une autre ornière sur le chemin de la vieillesse : une propension néfaste à se replier sur soi. Je ne cesse de mettre ce vilain penchant à la porte mais il revient sans relâche.
- Est-ce tellement spécifique à la vieillesse ?
- C'est peut-être aussi le fruit d'un complet désœuvrement et d'un égocentrisme regrettable qu'imprime aux patients la vie dans un établissement comme celui-ci. Ici en effet, personne ne me parle jamais des autres : on se soucie de ma tension artérielle, de ma

température, de mon sommeil. On s'intéresse à l'analyse de mon taux de ceci ou de cela. On me rabâche le régime auquel je suis astreinte. C'est comme si j'étais la seule qui compte entre ces murs.

Cette conversation se poursuit un long moment, entrecoupée de temps de silence au cours desquels l'esprit anémié de la malade se repose alors que celui de son visiteur, sans nul doute, la recommande chaudement au Dieu de Miséricorde.

Ces moments de silence sont d'ailleurs bienfaisants pour la patiente et elle apprécie vraiment l'empathie dont ils témoignent.

– Je reviendrai, dit l'aumônier en se levant. Je vais rencontrer vos voisins et voisines dont on ne vous parle jamais. Votre observation est judicieuse. Elle porte à réfléchir.

Le brave apôtre parti, elle se hisse un peu plus haut sur l'oreiller et elle tourne son regard vers l'horizon qu'elle aperçoit, à sa droite, au dessus de l'appui de la fenêtre entr'ouverte.

Là-bas, dans le lointain, elle devine la vallée de la grande rivière dans laquelle se jette la Clairée, ce modeste cours d'eau près duquel elle est née, assez loin d'ici. Peut-être y retournera-t-elle bientôt vivre ses derniers temps sur la Terre.

Cette fin d'après-midi de printemps est égayée par les pépiements des oiseaux qui sautent de branche en branche dans le grand tilleul du parc dont les feuilles nouvelles commencent à s'épanouir à l'appel d'avril.

Un léger vent du sud apporte jusqu'à la patiente une odeur d'herbe coupée qui lui rappelle les fenaisons de jadis. Une aigrette chevelue et impalpable volette derrière les vitres puis pénètre dans sa chambre par l'entrebâillement, hésite, reflue quelque peu avant de se diriger résolument vers le côté de son lit puis enfin de sombrer.

– Ces graines que l'aspirateur avalera demain dans ce recoin donneront-elles jamais naissance à quelque nouveau pissenlit ? pense-t-elle. Ou bien leur vie s'arrêtera-t-elle là pour toujours ?

Cette pensée la pousse à la mélancolie : ni le chant des oiseaux, ni la beauté du paysage qui s'étend devant elle, ni la sen-

teur suave que quelque fleur précoce exhale à présent ne peuvent plus la tirer d'une morne réflexion : elle a bien conscience que ressusciter relève du prodige. Mais, justement, c'est en Celui qui a réalisé d'innombrables miracles qu'elle met sa confiance. Une confiance que les événements fabuleux et renversants de toute sa vie n'ont pas ébranlée mais que la proximité de la mort vient malencontreusement taquiner et polluer de mille questions connexes. La plus incisive d'entre elles, évidemment inutile, s'inquiète du contenu d'une vie ultérieure hors du temps.

Plusieurs coups frappés à la porte la font sursauter et, sûrement, l'effraient tant son esprit est ailleurs.

– C'est l'heure de votre piquûre, madame.

Comme seule réponse, la patiente bascule sur son côté gauche, tout doucement pour ne réveiller aucune douleur endormie, et présente sa fesse droite à l'infirmière qui n'en demande pas plus pour accomplir sa mission d'un geste professionnel et bref.

– C'est fait, dit la femme en recouvrant la malade. À plus tard !

Elle s'éloigne du lit non sans déclarer que la fenêtre laisse entrer de l'air trop frais. Elle la referme d'autorité puis disparaît. Quoique bref et dénué d'aménité, cet intermède a chassé les élucubrations stériles qui avaient plongé la patiente dans une forme de perplexité malfaisante et douloureuse. Dans une séquence de brefs mouvements lents et prudents, elle recherche une position confortable puis se laisse aller, enfin détendue et sereine.

Dehors, le soleil d'avril amorce son lent déclin. Des voitures arrivent : celles de visiteurs anxieux qui ont quitté l'ouvrage tôt pour prendre les dernières nouvelles de personnes aimées. Là-bas au contraire, une femme d'âge mûr s'en va vers sa voiture en essuyant nerveusement des larmes irrémédiables.

Que de désespoir ici ! Que d'attentes contrariées ! Que d'amertume et que de pleurs ! Que de vie blessées ou même brisées pour toujours !

Il ne faut certes pas occulter les bonnes nouvelles, les plaies pansées, le danger écarté, les maladies vaincues. Mais l'être hu-

main est ainsi conditionné aujourd'hui que la rémission, la guérison et le bien-être lui semblent les suites ordinaires et normales d'une hospitalisation. Anormaux et insupportables au contraire lui paraissent chaque risque de rechute, chaque séquelle, chaque blessure rémanente, chaque infirmité et a fortiori chaque mort.

Calmée peut-être par sa piqûre, la patiente s'est assoupie. Détachée des contingences qui l'asservissent, elle laisse son esprit flotter librement d'un souvenir à l'autre. Et par le jeu du hasard sans doute, il s'attarde sur quelques moments heureux de sa vie. Elle revoit le temps de ses fiançailles puis de son mariage avec celui qui l'a tant aimée. Elle chasse très vite une idée furtive qui la blesse : son bien-aimé est-il encore de ce monde ? Oui, oui ! bien sûr. Il est là : elle voit le regard limpide de ses yeux et sent l'anneau qu'il lui passe au doigt. Elle se rappelle qu'à ce moment-là, ses propres yeux s'étaient tout à coup mouillés de larmes au point qu'elle n'y voyait plus assez pour trouver l'annulaire où elle devait enfiler à son tour la bague nuptiale de son époux. Elle ressent l'immense bonheur de ce mariage qui avait apaisé d'un coup les souffrances, les doutes et les soubresauts du passé. Elle est heureuse enfin. Elle dort.

Le chef de service est arrivé. Avec l'infirmière, il examine le dossier de la patiente qui baigne dans le bonheur serein de son rêve. Ils sortent de la chambre et parlent à voix basse :

– Les analyses ne sont toujours pas fameuses. C'est même une sous-affirmation, elles sont désespérantes. Souffre-t-elle ? demande le médecin.

– Trois grammes de paracétamol par 24 heures. Elle n'a jamais besoin de plus, répond l'infirmière.

– Et sa chimio ?

– Pas un murmure, pas une plainte. Pourtant ses traits s'altèrent, son teint change, un malaise est bien détectable après chaque séance. C'est une personne bien courageuse !

– Il faut tenir ses proches au courant sans les alarmer plus que nécessaire à ce stade. Ne vous demandent-ils pas des nouvelles lorsqu'ils viennent la voir ?

- Mais, docteur, c'est qu'elle n'a aucune visite en dehors de celles de l'aumônier.
 - Aucune visite, vraiment ? Elle est pourtant mariée.
 - C'est vrai mais son mari est en maison de convalescence. Il vient d'avoir un infarctus.
 - Elle n'a donc pas d'enfant ?
 - Elle en a quatre : aucun en France.
 - C'est une situation peu banale. Il vaudrait mieux les prévenir... sans les alarmer trop, n'est-ce pas.
 - Bien, docteur. Je le ferai par mail : j'ai toutes les adresses. Mais vous comprenez que c'est délicat. Comment doser l'information ?
 - Je comprends... La malade ne souffre pas. Toutefois l'évolution des analyses est moins favorable qu'on pouvait l'espérer. On enverra un bulletin de santé hebdomadaire. On préviendrait bien sûr en cas d'aggravation.
- L'infirmière prend note et acquiesce.
Il réfléchit longuement.
- Cette chimio ne la tirera pas d'affaire ! En désespoir de cause, peut-être faut-il tenter de lui appliquer le protocole qu'on nous propose d'expérimenter sur quelques personnes ? Je vous en re-parle sans tarder. Différez l'envoi du mail.
- En s'en allant, le médecin jette un regard rapide sur la chambre de la femme aux quatre enfants dispersés.
- Pauvre femme, pense-t-il.
- À l'intérieur, le rêve heureux de la vieille dame suit son cours. Son bien-aimé lui parle.
- Te rappelles-tu l'après-midi d'hiver où, devant lâtre, émue et bien pâle, tu m'as annoncé que tu allais être mère ?
 - Oui, bien sûr. J'étais très émue. Et mes yeux se sont encore une fois brouillés lorsque tu as bondi de ton siège, fou de joie, pour m'attirer vers toi et me serrer dans tes bras.

Elle revoit cette pièce campagnarde, vaste et simple, dont les deux fenêtres pourtant assez grandes ne peuvent diffuser vers l'intérieur que la pâle clarté d'un jour mourant. Elle se voit glisser prestement vers l'imposante commode rustique pour y allumer

une lampe au pied d'argent qui jette brusquement dans la pièce un éclairage joyeux et qui semble dire :

– Quelle bonne nouvelle ! Comme moi, cet enfant illuminera la maison : il lui apportera la joie et la vie.

Et son éclat s'intensifie encore dans le souvenir de la malade qui ne voit plus que cette lumière dont l'éclat l'éblouit.

Elle la voit longtemps, longtemps, jusqu'à ce qu'un léger attouchement sur la main la tire de sa contemplation.

– Que veux-tu, mon ami ? dit-elle en ouvrant doucement ses yeux que le plafonnier agresse.

– C'est votre dîner, madame. Vous rêviez, n'est-ce pas ? J'ai eu bien du mal à attirer votre attention. Allumer la lumière n'y a pas suffi.

– Pardonnez-moi, dit la malade. Je dormais en effet.

La jeune fille, affable et souriante, s'en va à pas feutrés pour continuer son travail sans retard.

La malade bâille, s'étire et murmure sa déception :

– J'étais pourtant mieux là-bas, près de toi, que devant ce plateau dont je n'ai aucune envie. Pourquoi n'es-tu plus avec moi, mon cher amour ?

Puis, elle repart à sa recherche loin, loin dans le passé, dédaignant son repas. Elle se remémore cet accident qu'il lui a raconté, il y a si longtemps. Elle s'accroche à ce souvenir qui l'emporte vers la Clairée.

CHAPITRE 2

DÉRIVE

Pendant la nuit, le vent de galerne s'était levé. Les nuages filaient, rapides et blancs. La pluie des jours précédents avait surpris les premières feuilles à peine écloses. Elle avait aussi nourri la Clairée du flot de ses mille ruisseaux et le courant d'habitude si tranquille avait forcé. Vif et généreux, il animait les tiges des joncs dépouillées par l'hiver. Il leur communiquait une agitation insolite et une inexplicable fièvre.

L'air tiède et humide de la semaine passée avait constellé le pré de pâquerettes et le grand talus était maintenant pointillé du jaune doré des fleurs de pissenlits. Les plus jeunes boutons frissonnaient dans le courant d'air glacé, cherchant l'abri protecteur des feuilles dentelées déjà grandes qui les entouraient.

Un vieux saule pleureur tremblait sur la rive et sa silhouette encore dénudée faisait pitié. Comme le courant aspirait sans cesse vers l'aval ses basses branches, l'arbre devait, dans une brusque saccade, les ramener vers son tronc pour qu'elles ne soient pas englouties. Mais bientôt le flot rebelle renouvelait son attaque, entraînant la même riposte. Mouvement perpétuel, étrange et singulière lutte, silencieux combat que seule la décrue ferait cesser.

Le chant binaire du coucou, grave et mélodieux, traversa le pré dans une rafale momentanée provenant de l'orée du bois Faraud, là-haut sur le coteau. Puis ce fût le silence, un long silence, comme si tout s'était soudain arrêté.

L'eau courait toujours dans le lit de la rivière qui chuchotait son habituel clapotis. Elle changea brusquement de couleur, péné-

trée par le puissant rayon lumineux qui avait surgi des nuages, tel un phare, derrière les saules.

En effet, contrairement aux précédentes, cette journée ne voulait pas être sombre et elle mettait toute son ardeur à chasser vigoureusement les nuées éparses que le vent charriait sans ménagement.

Sous le soleil maintenant, la rivière s'animait, bariolée, déchirée par l'ombre frénétique des arbres qu'une nouvelle bourrasque agitait. La lumière dardait ses rayons puissants jusqu'au fond de l'eau et couvrait d'étincelles d'argent un banc de brèmes qui passait par là, quasiment aux pieds du garçon.

Un garçon, debout dans plus d'un mètre d'eau. Étrange vision ! Il ouvrit les yeux puis les referma instantanément comme s'il ne comprenait pas.

Venue d'assez loin, une petite voix claire qui ne lui était peut-être pas inconnue jeta quelques mots brefs et indistincts entrecoupés de cris aigus qui dénotaient la surprise, l'inquiétude puis la détresse et l'angoisse ; en vérité, la voix d'une petite fille que l'épouvante étranglait.

Une fatigue vague et imprécise empêcha l'enfant d'identifier l'auteur de cet appel. Il tenta de s'avancer pour mieux voir mais il était comme paralysé et ses efforts restèrent vains. Que lui était-il donc arrivé ? Pourquoi sa tête était-elle si lourde ? Pourquoi l'eau l'enveloppait-elle tout entier ?

Un claquement sec rompit l'étrange silence qui avait salué le retour du soleil. Tout près de lui, un brochet venait de bondir hors de l'eau à la poursuite d'une proie. D'un violent coup de queue, il avait instantanément disparu dans les profondeurs noires sous la souche des saules. Plus aucun poisson ne se montra.

Le soleil disparut lui-aussi, bousculé par un nuage gris plus menaçant que les autres. L'eau était devenue sombre et un courant sournois et glauque rampait parmi les joncs entre la rive et le garçon. Il fallait sans doute qu'il parte, mais pourquoi et comment ?

Il parvenait à maintenir tant bien que mal sa tête hors de l'eau.

Pourquoi s'inquiéter ? Ne devait-il pas seulement se reposer ? Sortant un instant de sa torpeur, il vit apparaître, en haut du pré, les vaches de monsieur Michaud qui, soûles d'herbe fraîche après avoir mangé du foin tout l'hiver, gambadaient de manière bien anormale. Il espéra un moment que la fermière, d'habitude si attentive, arriverait bientôt à leur suite mais il ne la voyait pas.

En revanche le vieux chien « Pinard » était bien à son poste. On l'appelait ainsi parce qu'un jour, étant petit, il avait échappé à l'attention de ses maîtres et avalé quelques bonnes lampées de vin ce qui n'avait pas été sans quelques conséquences sur son comportement ultérieur. Maintenant Pinard était vieux et de caractère changeant.

Il aperçut l'enfant, hésita un instant entre ses vaches et lui et quitta brusquement le troupeau dans de terribles aboiements. Le chien approchait, sans doute plus intrigué que furieux, entraînant à sa suite le troupeau ébahi de voir s'enfuir son redoutable gardien. Tous fonçaient dans ce monde inversé où le chien jappait après l'enfant et où les vaches poursuivaient le chien.

Un monde inversé. Oui, c'était bien cela. Tout avait basculé ! Le garçon n'avait pratiquement plus pied. L'eau montait donc encore ? Elle le faisait en tous cas sans aucune brutalité et ne paraissait aucunement menaçante.

Une bourrasque le gifla et souleva une brutale risée qui le trempa et lui glaça la tête. Une poule d'eau effrayée s'envola au ras de l'eau en poussant un caquètement strident qui eut le mérite d'arrêter le chien. L'œil fixé sur le volatile, il resta en arrêt quelques instants avant de reprendre sa course vers le garçon silencieux et immobile.

La scène avait un côté comique : l'enfant, trempé, transi et malade, engourdi de froid, le chien désarmé au bord de l'eau devant cet être humain figé au delà des joncs fouettés par les rafales, enfin ce troupeau qui galopait encore et approchait de la rive.

Le brutal retour du soleil surprit tout le monde. Le chien ébloui alla s'asseoir un peu plus loin, les vaches cessèrent leur course et

une agréable tiédeur réchauffa le crâne de l'enfant. Maintenant le troupeau se désaltérait à dix pas de lui. Et les bêtes ne se souciaient pas de cette tête immobile qui stationnait devant elles et à laquelle elles jetaient tour à tour un regard vide.

Les vaches n'en finissaient pas de boire. Le chien apaisé se reposait. Et cela dura très longtemps. S'il n'avait pas vu couler l'eau et se tordre les branches secouées par le vent, le garçon aurait juré que le temps s'était arrêté. Car le temps s'arrête parfois, vous le savez bien sûr, gravant dans votre mémoire ainsi libérée de toute astreinte temporelle des images éternelles.

– Ramène-les, Pinard, ramène-les!

C'était la voix inquiète et criarde de la fermière qui courait tout là-haut, loin dans le pré. Les oreilles du chien se dressèrent, il bondit et lança sans plus attendre des aboiements puissants qui ébranlèrent le troupeau.

Le garçon était transi de froid, séparé maintenant du rivage par cinq mètres d'eau, de boue et de bouses.

Il lui sembla cependant que les choses allaient reprendre un cours plus normal car ses visiteurs disparaissaient à présent en direction de la ferme et le soleil s'était réinstallé, lui apportant le réconfort de quelque chaleur. Il lui semblait qu'il avait une décision à prendre, mais, paralysé, il ne savait pas très bien laquelle. Les poissons peut-être ? Comment attraper ces poissons qu'il avait vus tout à l'heure et qui devaient donc se trouver encore non loin de lui. Il en aperçut un au fond de l'eau, puis un autre. Ils étaient bien là face au courant, scrutant l'arrivée improbable de quelque nourriture.

Soudain une idée-force lui traversa l'esprit : l'important n'était pas les poissons mais la voix. Il fallait retrouver la voix qui avait poussé des cris de détresse. Elle saurait l'aider.

Il lui semblait l'avoir entendue vers l'aval en direction du moulin Baron.

Il décida de s'y rendre tout de suite mais la vue de l'espace fangeux qui le séparait du pré coupa court à toute velléité de bouger. Les immondes laissés par le troupeau le dégoûtaient telle-

ment qu'il prit le parti de trouver une autre voie. D'ailleurs avait-il vraiment la force de sortir seul de son trou ? Il lui vint une idée bien bizarre : il allait essayer de rester dans la Clairée et de suivre son cours.

Il avait à peine esquissé un mouvement dans ce sens qu'une botte de joncs, épaisse et joliment tressée, tomba juste à côté de lui en même temps qu'une voix désolée lui criait :

– Accroche-toi ! Accroche-toi !

Sans comprendre, il saisit la botte de joncs, le courant le souleva puis il se laissa dériver au milieu de la rivière, le buste posé sur cette bouée de fortune.

Cet étonnant mode de transport n'était pas confortable car l'eau était glaciale. Il lui procurait la sensation de rêver, sans doute à cause du mouvement de translation régulier et monotone qui l'emportait dans un silence absolu. Un agneau qui paissait sur l'autre rive l'aperçut et le regarda longuement de ses grands yeux étonnés et peut-être compatissants. La botte de joncs entraîna son passager loin dans le canal de dérivation du moulin vers un endroit peu profond. Il sortit péniblement de l'eau glacée, se hissant sur l'herbe et rampant au sec. Consternation ! il n'entendait plus la voix et ne voyait personne.

Il est bien normal qu'un échec vous accable mais celui-ci l'affecta au delà de toute mesure : il ne devait plus compter sur le secours de la voix. Cette pensée l'abattit et il resta longtemps prostré, les yeux mi-clos.

Un bruit de pas le tira de sa douloureuse torpeur, il reprit conscience et sa vue se fixa sur un objet qu'on venait de poser sur les graviers de la rive juste à côté de lui : c'était une grande musette en toile marron.

Quand il crut reconnaître que c'était la sienne, un indicible désordre se répandit dans ses idées. Son esprit tressautait comme par saccades d'une hypothèse à l'autre. Rien de cohérent ne se dégageait de cette folle agitation mentale. Mieux valait observer les faits avec calme. Il saisit la musette et il remarqua qu'elle était absolument sèche. Qui l'avait posée ici ? Il identifia clairement l'objet, le tissu dont il était fait, l'accroc sur le rabat, la boucle

gauche rouillée contrairement à la droite que le bourrelier du village avait changée récemment.

Il l'ouvrit. Son contenu était celui qu'il s'attendait à trouver : des lignes, des hameçons, des plombs, une sonde, un dégorgeoir, un canif que lui avait offert une vieille tante pour sa première communion. Ses initiales se trouvaient bien gravées sur le manche. Dans un réflexe, il fourra nerveusement le couteau dans sa poche et il voulut pousser un cri de révolte que sa gorge serrée étouffa : « C'est trop fort ! je n'y comprends rien ! » Sentant sa raison chanceler, il lâcha la musette et se hissa sur le muret en proie à un profond désarroi. Il lui sembla entendre des pas furtifs qui s'éloignaient, mais il resta là anéanti par une forte douleur au crâne.

Il y porta sa main espérant de ce geste quelque bienfait passer. Au contraire la douleur empira et quand il retira sa main, il vit qu'elle était rouge de sang.

La cime des arbres se tordait sous les petits nuages blancs qui couraient vers le sud. Ici, sur le petit mur, il faisait bon. Le soleil chauffait et le réconfortait. Un minuscule lézard vint s'installer au chaud près de lui et, immobile, l'observa attentivement, d'abord avec méfiance puis bientôt avec désintéret puisque le garçon se comportait comme lui, engourdi et pétrifié au soleil.

L'enfant dut dormir assez longtemps ; c'est un frisson qui le réveilla. Le soleil avait tourné. Il était à l'ombre. Le lézard n'était plus là. Il reconnut, loin de lui, le bruit monotone de la grande roue à aube du moulin. Il reprenait difficilement conscience et il lui fallut un bon moment pour se remémorer son aventure. Il fut abasourdi en constatant que la musette avait disparu.

C'était invraisemblable : il était allongé sur le muret près duquel elle se trouvait, sans doute à deux pas d'elle. Certes, il s'était endormi. Mais, si quelqu'un était venu près de lui, pourquoi ne l'avait-il pas entendu ? Son sommeil avait-il été si profond ? Et pourquoi cette personne ne s'était-elle pas inquiétée de lui ?

Maintenant, il comprenait que ce cauchemar allait probablement durer. C'est cela. Il était au milieu d'un cauchemar.

D'ailleurs il avait des bourdonnements épouvantables dans la tête. Que faire ?

Il imagina alors une façon de retourner dans le monde réel qui lui parut plausible et même probante. Il savait où se trouvait sa musette dans la réalité puisque c'est lui-même qui l'avait rangée quelque temps plus tôt, à la fin des dernières vacances scolaires. Et il l'avait naturellement déposée à sa place habituelle, c'est à dire chez ses grand-parents dans la remise qui jouxtait leur maison à l'entrée du village. Il fallait qu'il s'y rende et qu'il retrouve sa vraie musette.

Il se mit aussitôt en route bondissant et courant avec une étonnante facilité. D'ailleurs, il constata qu'il volait.

Là-bas, le vieux père Baron rentrait de son jardin sa binette et son râteau sur l'épaule. Le jour déclinait.

Sur sa droite, il revit le pré des Michaud mais les vaches étaient rentrées à l'étable pour la traite. Il aperçut le vieux fermier qui ramenait son cheval à l'écurie au fond de la cour de ferme.

Le vent soufflait toujours fort et bousculait les arbres séculaires qui bordaient la route à l'entrée du village. Il arriva à destination : la maison était faiblement éclairée par les lueurs exsangues du soleil couchant. Les rues du village étaient déjà désertes. Au loin des volets claquèrent.

La maison se trouvait dans une cour isolée de la rue par un muret surmonté de grilles. Il parvint au portail ; il était fermé à clef. Il appela à plusieurs reprises mais aucune voix ne répondit. C'était du reste assez logique : ses grand-parents devaient déjà se trouver à l'intérieur, sans doute installés devant leur grande cheminée.

Franchir un portail ou un mur n'est pas difficile quand on vole. Il parvenait maintenant sur le seuil de la maison, il appela encore. La porte resta close. Il essaya de l'ouvrir et vit qu'elle était verrouillée. Inquiet, il courut à la remise. La porte ne présenta aucune résistance mais la pièce était entièrement vide !

Il sentit sa nuque se contracter progressivement puis lancer vers son front une douleur fulgurante. Il lutta pour ne pas s'évanouir mais ne put éviter de s'affaïsser. Il faisait noir. Le sol était humide